



HAL
open science

De Perse à Montaigne : dire le vide, exposer l'intime

Alain Legros

► **To cite this version:**

Alain Legros. De Perse à Montaigne : dire le vide, exposer l'intime. Montaigne studies : an interdisciplinary forum, 2005, XVII, pp.63-80. 10.15122/isbn.978-2-406-07015-3.p.0063 . halshs-01010344

HAL Id: halshs-01010344

<https://shs.hal.science/halshs-01010344>

Submitted on 20 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De Perse à Montaigne, dire le vide, exposer l'intime

*Quis leget hæc? — Min'istud ait. — Nemo hercule.
— Nemo? — Vel duo, vel nemo. Turpe et miserabile*¹.

Lorsque Montaigne commence à coucher ses “fantaisies” par écrit, le premier vers des *Satires* de Perse est déjà peint en bonne place dans la “librairie”², où, réduit au deuxième hémistiche et tracé en capitales romaines sur l'avant-dernière solive de la travée centrale, il proclame, du haut de ce ciel, l'universelle et sonore inanité, désolante, incommensurable: QVANTVM IN REBVS INANE, “Que de vide dans les choses!” Un vide à n'épargner aucun écrit, pas même ces *Satires* dont le poète décourageait ainsi d'entrée la lecture, comme plus tard l'auteur des *Essais* s'adressant “Au lecteur”. Au plafond de Montaigne, la voix païenne est à l'unisson de la parole biblique, mot fameux de l'*Ecclésiaste* quelque peu renforcé, dont une proclamation similaire affecte, dirait-on, l'ensemble du réel, à commencer par tous les livres rangés ici “à cinq degrez”: PER OMNIA VANITAS, à travers toutes choses vanité, partout et d'un bout à l'autre le vide, le creux, le vent. Et nous-mêmes, êtres de raison, de langage et de science, “nous sommes par tout vent”³.

Comme pour consacrer cette association des deux sentences au-dessus de ses livres, l'auteur des *Essais* lie les deux mots (donc les deux textes-sources?) dans son “Apologie”, en une page où il dit son dessein et décide de son style⁴. Il vise alors la deuxième catégorie des détracteurs de Sebond, l'auteur d'une *Theologia naturalis* qu'il a traduite en vulgaire quelques années auparavant: “Le moyen que je prends pour rabattre [leur] frénésie, et qui me semble le plus propre, c'est de froisser et fouler aux pieds l'orgueil, et humaine fierté, leur faire sentir l'inanité, la vanité, et dénéantise de l'homme: leur arracher des poings les chétives armes de leur raison, leur faire baisser la tête et mordre la terre sous l'autorité et révérence de la majesté divine”. Juste au-dessus de la table, une autre sentence, tirée d'Hérodote, déclare solennellement que la “majesté” (*mega phroneein*, “penser grand”) est le privilège du/de Dieu (*ho theos*); et la phrase grecque sera reproduite sur le papier à la suite de notre citation, avec cette paraphrase de Montaigne: “C'est à elle seule qu'appartient la science et la sagesse, elle seule qui peut estimer de soi quelque chose”. Mêlant sa voix à la polyphonie de la “librairie”⁵, antique et biblique, Perse s'y trouve assurément en bonne et sainte compagnie!

Pierre Villey, dont les travaux restent la base de toute étude sur les sources de Montaigne, estime à

¹ “Qui lira cela? — C'est à moi qu'il parle? — Personne, j'en jurerais! — Pas un seul? — Deux tout au plus. Quelle honte, quelle pitié!” (Perse, I, 2-3, ici et désormais selon ma traduction).

² A.Legros, *Essais sur poutres. Peintures et inscriptions chez Montaigne*, Paris, Klincksieck, 2003 [2000], p. 363 (à l'origine, thèse sous l'amicale direction de Michel Simonin).

³ *Essais*, III, 13, 1107. Par commodité et sauf exception signalée, la pagination (ici, p. 1107) est celle de l'édition Villey-Saulnier, Paris, PUF, 1988 [1965], désormais VS. en principe sans indication abécédaire (sinon dans les deux Annexes, où elle trouve son utilité), avec modernisation de l'orthographe et de la ponctuation (en partie arbitraires sur VS).

⁴ *Essais*, II, 12, édition de 1580 (*Reproduction photographique de l'édition originale de 1580*, éd. D. Martin, Genève-Paris, Slatkine-Champion, 1976, t. 2, p. 167 [164], mais orthographe modernisée).

⁵ Pour un développement illustré, voir A. Legros, “Colloque pour voix sceptiques et parole(s) divine(s) entre librairie et ‘Apologie’”, *L'écriture du scepticisme chez Montaigne*, éd. M.-L. Demonet et A. Legros, Genève, Droz, 2004, p. 39-62.

un peu plus d'une vingtaine ses emprunts aux *Satires* de Perse (une cinquantaine pour Juvénal)⁶. Il dit avoir consulté un assez grand nombre d'éditions de Perse à Paris (Lyon 1538, Paris 1544, Paris 1546, Lyon 1547, Paris 1550) et à Londres (Venise 1530, Paris 1531, Lyon 1532), sans pouvoir déterminer vraiment celle qu'a utilisée Montaigne. Il penche pour une édition assez ancienne, peut-être commune à Juvénal et à Perse, en tout cas antérieure aux corrections de Pierre Pithou (1585). La consultation d'une bonne vingtaine d'autres éditions anciennes de Perse (souvent recueilli avec Juvénal et parfois avec Horace) montre que le texte de Perse tel qu'il est cité par Montaigne (voir Annexe 1) s'écarte plusieurs fois de celui qu'ont publié, accordés à quelques variantes près, les Alde, Froben, Wechel, Gryphe (Turnèbe), Estienne, Morel, Colines, Marnef (Vinet), Plantin (Pulmann), etc.⁷. Sous réserve d'une découverte encore possible, il est vraisemblable que Montaigne, comme on le voit ailleurs⁸ et selon son propre aveu, "difform[ait] à nouveau service"⁹ ce qu'il venait de lire, en l'espèce dans un volume réunissant peut-être les *Satires* de Perse et celles de Juvénal comme le suggérerait assez l'étude des citations voisines pour même chapitre et même strate (voir Annexe 2). Risquons cette hypothèse: si, avant ses interventions autographes sur l'exemplaire de Bordeaux, il dictait à un secrétaire¹⁰ tout ou partie de ses *Essais*, on peut très bien l'imaginer "pilotant" son ou ses exemplaire(s) de Perse-Juvénal, y trouvant ce qui rencontre à cet instant sa pensée, et reproduisant oralement ce qu'il vient de lire tout en "se promenant"¹¹, sans ultime vérification de la parfaite coïncidence des textes. Ce n'est pas vraiment là citer de mémoire, ce n'est pas non plus copier ce qu'on a sous le coude, ni modifier sciemment le texte-source, c'est simplement faire sienne une "fleur étrangère" dont la disposition (centrée) dans la page imprimée rappellera certes plus tard qu'elle est vers d'autrui (anonymé), mais qui, pour le présent, vient se loger à propos dans la coulée d'une dictée de l'auteur bilingue. A la faveur de cette mise en bouche s'effectue une sorte d'appropriation, dont la marque la plus claire est assurément la fréquence relative des modifications de détail par rapport au texte d'origine, sans qu'il soit besoin d'aller toujours chercher une intention précise à cet écart. Pour pouvoir d'ailleurs l'établir, cet écart, encore faudrait-il être sûr du texte-source. Ce qui n'est jamais avéré, d'autant plus que, même si Montaigne a annoté copieusement une édition donnée d'un auteur, on ne peut affirmer que les citations n'aient pas été prélevées sur une autre édition. Il avait au moins deux "César". Sait-on combien il avait de "Platon", d'"Horace", de "Lucrece" ou de "Perse", et de bibles?

Premier constat de lecture: ont surtout été sollicités le livre I (mauvaise littérature, opinion, conscience), le livre II (religion, superstition, hypocrisie, vraie piété) et le livre V (philosophie, liberté,

⁶ P. Villey, *Les sources et l'évolution des Essais de Montaigne*, 2^e édition, Paris, Hachette & C^{ie}, 1933, tome 1, p. 209.

⁷ Editions consultées: Venise 1501, 1535; Alcalá 1514; Florence 1519; s. l. [1523]; Paris 1528, 1544 (Colines, R. Estienne), 1546, 1555 (A. Wechel, Richard), 1575 (paraphrase de G. Durand), 1579, 1580, 1583, 1585; s. l. 1534; Lyon 1535, 1557, 1564, 1567; Bâle 1551, 1582; Ivree 1554; Poitiers 1560; Anvers 1566. Plusieurs de ces éditions offrent en sus du texte les commentaires de J. B. Ascensius, J. Britannicus, Antonius Nebrissensis, J. B. Plautius, J. Murellius... Voir *infra*, notes 46, 51, 55.

⁸ Sur l'usage et le statut de la citation dans les *Essais*, voir, entre autres, A. Compagnon, *La Seconde main, ou le travail de la citation*, Paris, Seuil, 1980; C. Brousseau-Beuermann, *La copie de Montaigne. Etude sur les citations dans les "Essais"*, Paris, Champion, 1989; M. McKinley, *Les terrains vagues des Essais. Itinéraires et intertextes*, Paris, Champion, 1996; M. Metschies, *La citation et l'art de citer dans les Essais de Montaigne. Essai sur quelques aspects de l'écriture montaignienne*, Paris, Champion, 1997; M. Screech, *Montaigne's annotated copy of Lucretius*, Genève, Droz, 1998, chapitre IV ("Quotations").

⁹ *Essais*, III, 12, 1056.

¹⁰ *Dictionnaire de Michel de Montaigne*, éd. P. Desan, Paris, Champion, 2004, "Secrétaire" (G. Hoffmann et A. Legros).

¹¹ *Essais*, III, 3, 828.

passions). L'inventaire des citations de Perse par Montaigne conduit à une deuxième observation: leur utilisation massive dans les *Essais* "augmentés" de 1588 (passage de l'in-8 bordelais à l'in-4 parisien¹²), surtout pour le livre I: douze citations nouvelles, contre cinq pour le livre II et deux pour le livre III, auxquelles il convient d'ajouter une citation présente dès la première édition du Livre I, une autre introduite en 1582 au Livre II, et une troisième ajoutée après 1588 au livre III: soit, au total, *vingt-deux* emprunts. L'injection de ces vers pourrait être mise au seul compte d'un souci de l'ornement ou d'une amplification demandée par l'éditeur, si Perse n'avait fourni à Montaigne, en mainte occasion, la formulation concise que son texte déjà imprimé appelait, tant, sur bien des points, leurs deux jugements coïncident (importance, par exemple, de la "conscience"). Tardif, l'ensemencement des *Essais* par les *Satires* n'aura pas été infécond. Grâce à lui, peut-être, Montaigne a pu aller plus avant dans la considération du vide humain et de ses masques, mais aussi oser l'exposition publique des intimes "replis" d'un "esprit" déjà expert à "se rouler en soi"¹³.

* * *

Le "vide tout autour", d'inanité sonore

Sur tout règne le vide, nous le savions déjà pour avoir embrassé d'un même regard deux solives de la "librairie" de Montaigne. Ainsi couplés, Qohélet et Perse ne laissent pas beaucoup d'illusions! Les corps "se courbent dans les temples", mais les âmes, elles, sont vides de toute pensée vraiment "céleste" (12)¹⁴. L'homme y amène avec lui ses désirs, ses passions, ses opinions, sa raison ployable en tous sens, sa présomption de science: de quoi "forger" des dieux par douzaines ou ramener la transcendance divine à des analogies bien humaines. Cet anthropomorphisme, l'"Apologie de Raymond Sebond" le dénonce à chaque page et sous toutes ses formes, populaires ou philosophiques, surtout quand cette peste s'attaque au domaine religieux. Alors, si la foi (ce don "extraordinaire") ne "teinte" pas ses arguments, Sebond lui-même passe à la trappe¹⁵.

"Vaste est le champ des paroles", dit encore une inscription calquée d'Homère, toute proche des deux autres¹⁶. Or l'homme visé en II, 12, c'est justement celui qui se paie de paroles, donc tout le monde ou presque. Paroles qui rabaisent (1), paroles qui glorifient (2, 3, 4, 5), paroles qui enchantent (11), paroles qui enjolivent (21), Perse les traque toutes. Montaigne aussi, à commencer par celles des écrivains épris de gloire. Ce n'est pas un hasard si le chapitre des *Essais* qui traite "De la gloire" (II, 16) cite par trois fois le

¹² Les travaux de Michel Simonin (entre autres articles, "Le Périgourdin au Palais...", *Le Parcours des Essais. Montaigne 1588-1988*, éd. M. Tetel, Paris, Aux Amateurs de livres, 1989, p. 17-30) et de George Hoffmann (*Montaigne's career*, Oxford, Clarendon Press, 1998, chap. 4) ont permis de mieux apprécier les enjeux du "voyage des *Essais* de Bordeaux à Paris" et le changement de format dont ont bénéficié alors les nouveaux *Essais*.

¹³ "Je me roule en moi-même" (II, 17, 658). Cf. II, 6, 378: "C'est une épineuse entreprise, et plus qu'il ne semble, de suivre une allure si vagabonde que celle de notre esprit, de *pénétrer les profondeurs opaques de ses replis internes*, de choisir et arrêter tant de menus airs de ses agitations." Les mots ici transposés en italique pourraient servir de paraphrase à l'expression de Perse, *excutienda præcordia* (*infra*, note 46).

¹⁴ Les numéros placés entre parenthèses renvoient à l'Annexe 1 du présent article, où sont cataloguées toutes les citations de Perse par Montaigne, ici paraphrasées (pratique littéraire courante au XVI^e siècle, à mi-chemin de la *translatio* et de l'*explanatio*, la *paraphrasis*, aujourd'hui si décriée, n'était pas sans vertu).

¹⁵ *Essais*, II, 12, 447.

¹⁶ *Essais sur poutres*, *op. cit.*, p. 359. Cet Homère quelque peu pyrrhonien précise: "d'un côté comme de l'autre".

poète latin (1, 4, 5) — et ce sur trois pages successives dans l'édition de 1588¹⁷ —, ni si ces emprunts proviennent tous de la première satire, vigoureuse attaque contre la prolifération des gens de lettres au temps de Néron: “écrivainerie”, “symptôme d[es] siècle[s] débordé[s]”, dira Montaigne à l’unisson¹⁸. Que cherchent-ils, tous ces littérateurs, tous ces déclamateurs? Le succès immédiat. Sensible aux compliments comme tout un chacun (il n’est pas “en corne”), Perse déclare qu’il ne les brigue pas: ne visent ce but que les petits écrits (5, 16). Peut-on d’ailleurs être certain que les laudateurs ne se transforment pas en persifleurs dès qu’on aura le dos tourné (6, 7)? Faut-il se fier à l’opinion, cette “balance truquée”, et doit-on même tenter d’en corriger la pesée (51)? Quant au succès posthume, que vaut-il pour l’homme mort? Nulle vive fleur ne pousse sur la pierre (4). Violette, ou rose, *carpe diem*, dit en substance Perse après Horace, en dépit des différences d’école: seul ce que tu vis dans l’instant t’appartient. Devenir *fabula*, simple sujet de conversation, héros de récits ou même “nom de gloire”, cela n’est *rien* (20); seul compte le présent vécu dans un corps et une âme, ou encore ce moment béni où l’écriture délaisse toute ambition, voire toute considération externe, et fait retour sur soi¹⁹.

A cette fausse gloire, à ce rien ont pourtant tendu Pline, Cicéron et tant d’autres écrivains, renommés ou non, jusque dans leur période d’isolement plus ou moins volontaire. Montaigne s’amuse de cette contradiction dans le chapitre “De la solitude” (I, 39-38)²⁰: ils avaient emporté avec eux leurs ambitions intactes, ne se retirant que pour “faire une plus vive faucée dans la troupe”²¹! En 1588, cinq citations de Perse viennent orner son développement sur ce thème — ici encore, trois pages consécutives²² — par de nouveaux emprunts à la première satire, auxquels s’ajoutent deux emprunts à la cinquième (celle qui traite de la philosophie et de la liberté). C’est donc à Pline, à Cicéron, à tous autres faux “solitaires”, et peut-être à Montaigne lui-même que s’adressent les moqueries du poète, ici familier (poursuivons la paraphrase): - Alors, “mon vieux”, on amasse pour quand on n’y sera plus? On attend tout du jugement d’autrui (2)? On se prétend “libre” depuis qu’on s’est retiré du monde, quand on est encore si “attaché” à ce monde qu’on dit avoir quitté (21)? On regrette même d’être savant, si cela doit passer inaperçu (3)?

Le philosophe Cornutus, maître stoïcien du poète, échappe seul à ces critiques. Il sait, lui, ce qu’il importe de savoir et d’enseigner: “Ce qu’il est permis de souhaiter, à quoi sert l’argent neuf, quel dévouement réclament notre patrie et nos chers parents, ce que Dieu a voulu que tu sois, et quelle place t’a été assignée parmi les hommes, ce que nous sommes ou pour quelle vie nous sommes nés” (14). Au-dessus et en-deçà de toutes les disciplines d’école, la discipline qui enseigne ces choses s’appelle “philosophie” et Perse, avant Montaigne, veut qu’on y exerce les enfants en bas âge: “l’argile humide et molle” n’attend pas

¹⁷ Comme un exemplaire conservé de cette édition a servi de support au travail de correction et d’amplification de Montaigne, on peut vérifier cette observation sur la *Reproduction en quadrichromie des Essais de Montaigne (Exemplaire de Bordeaux)*, Fasano-Chicago, Schena Editore-Montaigne Studies, 2002, feuillets 267 r°, 267 v°, 268 r°.

¹⁸ *Essais*, III, 9, 946.

¹⁹ Cf. *Essais*, III, 13, 1069: “Combien souvent et sottement à l’aventure ai-je étendu mon livre à parler de soi? Sottement [...] car mon excuse, que je dois avoir en cela plus de liberté que les autres, d’autant qu’à point nommé j’écris de moi et de mes écrits comme de mes autres actions, que mon thème se renverse en soi, je ne sais si chacun la prendra.” Sottise peut-être, plaisir assurément!

²⁰ Le deuxième chiffre, en italique, renvoie à toute édition des *Essais* effectuée à partir du texte de 1595, avec décalage d’une unité pour de nombreux chapitres du Livre I.

²¹ *Essais*, I, 39, 247.

²² *Reproduction en quadrichromie, op. cit.*, feuillets 102 r°, 102 v°, 103 r°.

(13)! “Venez, jeunes-gens, et vous aussi, vieillards”, que la philosophie vous conseille durant toute votre vie (19)! Voilà de quoi nourrir, toujours en 1588, deux feuillets consécutifs du chapitre “De l’institution des enfants” (I, 26-25), avec cette conviction: “La philosophie a des discours pour la naissance des hommes comme pour leur décrépitude²³”. Se méfier d’elle pourtant: elle n’est trop souvent qu’agencement prétentieux ou jeu subtil de mots: “Nostre discours [...] bâtit aussi bien sur le vide que sur le plein, et de l’inanité que de matière²⁴”: à la fumée même, il donne consistance (17). Cette dernière citation (*dare pondus idonea fumo*), Montaigne l’a translattée de II, 18 en III, 11, au chapitre “Des boiteux” où elle prend toute sa force, toute son actualité: le discours de la démonomanie parvient à donner “corps” et “poids”²⁵ à ce qui n’était que produit de l’imagination. On en connaît les ardentes conséquences...

Montaigne, lui, ne comble pas le vide de paroles décisives, “cathédrales”. Tout au plus l’agrément-t-il de propos “ondoyants et divers”. N’a-t-il pas vu son peintre, une fois qu’il avait peint les scènes nobles au beau milieu des parois, “remplir” de “crottesques” — qui sont “figures fantasques” — le “vide tout autour”²⁶?

* * *

Plis et “replis internes” (confidentiel)

Montaigne déclare avoir voulu placer au centre du Livre I des *Essais* le “discours” richement “élaboré” de La Boétie²⁷. Comme on sait, “Vingt-neuf sonnets” du même lui ont été substitués en 1588, puis, après leur suppression par longues ratures obliques sur l’exemplaire de Bordeaux (désormais EB), plus rien: le monument prévu se révèle, pour nous, cénotaphe²⁸. Cette place du milieu, désormais béante et comme en attente perpétuelle, l’auteur des *Essais* n’en a pas voulu pour lui-même. Il est l’homme des marges²⁹. Et même des *coins*: coin de sa demeure (“Ma librairie [...] est assise à un coin de ma maison”³⁰) et même coin de sa bibliothèque (“Je ne dresse pas ici une statue à planter au carrefour d’une ville, ou dans une église, ou place publique: c’est pour la cacher au coin d’une librairie”³¹). Une fois “chez moi”, dira-t-il plus tard, “je me détourne”³² en ce “lieu retiré” et “à l’écart”, qui a “seize pas de vide en diamètre”³³. Le coin, le vide, la marge. Rien au centre, surtout pas de statue. Pas même celle de l’ami.

Est-ce un hasard? cette dernière déclaration (“Je ne dresse pas ici une statue”) s’orne de vers où Perse, parlant à Cornutus, récuse toute emphase oratoire: l’art qu’il pratique n’est pas celui des rostrales, du

²³ *Essais*, I, 26, 163.

²⁴ *Essais*, III, 11, 1027.

²⁵ On remarquera ce repentir intéressant sur l’exemplaire de Bordeaux où s’effectue, à la main, ce transfert: *dare corpus idonea fumo*. Le contexte avait d’abord insidieusement fourni le mot *corpus* (au centre de la polémique sur la sorcellerie: les “déplacements” prétendus des sorciers sont-ils effectués en imagination ou corporellement, donc pathologiques ou diaboliques?).

²⁶ *Essais*, I, 28, 183 (“crottesques”, i.e. “grottesques” ou “grotesques”).

²⁷ *Essais*, I, 28-29 (l’incertitude quant à la numérotation de ces chapitres centraux pourrait bien avoir valeur de symptôme: assurément un lieu de turbulence, pour l’auteur et/ou pour son imprimeur).

²⁸ Sur la place de La Boétie dans les *Essais*, lire, entre autres, G. Defaux, *Montaigne et le travail de l’amitié*, Orléans, Paradigme, 2001, chap. 9, et P. Desan, *Montaigne dans tous ses états*, Fasano, Schena editore, 2001, chap. 3.

²⁹ *Dictionnaire de Michel de Montaigne, op. cit.*, “Marges” (A. Legros).

³⁰ *Essais*, II, 17, 650.

³¹ *Essais*, II, 18, 664.

³² *Essais*, III, 3, 828.

³³ *Ibid.*

forum, du discours solennel. Inutile d’“enfler la page” quand on parle “entre soi”: *Secreti loquimur* (16). Montaigne fait sienne cette autre rhétorique: confiance à l’ami lecteur (ce substitut d’Etienne?), “secrets” partagés (*secreti*, de *secerno*, mettre ou prendre à part), conversation intime et familière au “coin d’une librairie”, en principe aussi loin que possible de l’éloquence de chaire.

Intimité *exposée* cependant, car publiée, donc encore aussi loin que possible des indignes prières que Perse reproche à ses contemporains d’adresser aux dieux dans la pénombre des temples. La deuxième satire du poète fournit ainsi à Montaigne, pour son chapitre “Des prières” (I, 56), trois citations sur deux feuillets consécutifs³⁴, dont une figure déjà dans l’édition première (9). Les dieux, eux, ne doivent pas être entraînés à l’écart (*seducti*, détournés du chemin, attirés dans un coin): pour Montaigne comme pour Perse, c’est impiété que de leur “sussurer” à l’oreille ce qu’on n’oserait pas leur demander à voix haute et devant tout le monde. De ces murmures, dit le poète, il faut débarrasser les lieux de culte, et son émule lui emboîte le pas, sous l’égide de Pythagore³⁵: “Il est peu d’hommes qui osassent mettre en évidence et présenter en public les requêtes et prières secrètes qu’ils font à Dieu [*ici est insérée dès 1580 la citation 9*]. Voilà pourquoi les Pythagoriens voulaient que les prières qu’on faisait à Dieu fussent publiques et ouïes d’un chacun”. L’auteur de ces phrases paraît bien préférer, en matière de dévotion, le culte officiel, public et encadré, bref liturgique, aux débordements toujours possibles d’une prière individuelle qui risque d’être irrévérencieuse, anthropomorphique et par trop familière (mauvaise *parrhêsia*: une aisance pleine d’irrespect). Formule ramassée et suggestive, *aperto vivere voto*, “vivre à cœur ouvert” (littéralement “à vœu ouvert”) est une véritable maxime de vie: conscience et transparence. C’est aussi un choix d’écriture pour celui qui, publiant ses pensées intimes (par quoi il “se dégorge”, mais “non sans dessein de publique instruction”³⁶), substituerait *scribere* à *vivere*: “un parler ouvert ouvre un autre parler et le tire hors”³⁷.

Il convient d’apprécier dans cette perspective le constat fait par Socrate devant Alcibiade dans la quatrième satire, mot que Montaigne a introduit dès 1582 au chapitre “De la présomption”³⁸: “Personne n’essaie [*tentat*] de descendre en soi-même” (15). Personne, sauf Montaigne, qui vient précisément de se constituer en exception: “Chacun regarde devant soi, moi je regarde dedans moi. Je n’ai affaire qu’à moi, je me considère sans cesse, je me contrerôle [*i.e.* je m’examine], je me goûte. Les autres vont toujours ailleurs s’ils y pensent bien: ils vont toujours avant [*ici est insérée la citation 15*], moi je me roule en moi-même”. Grâce à cette importante déclaration, l’auteur précise, pour autrui et d’abord pour lui-même, ce qu’il est en train de faire (inchoatif): écrire des *Essais*, titre que Juste Lipse traduit en 1583 par le pluriel *Gustus* (cf. “je me gouste”), autrement dit “essais” ou prédégustations d’un goûteur attitré (du lecteur-roi, Montaigne est ainsi “l’échanson”³⁹), et qu’en 1599 Martin Del Rio rendra par *Tentamenta* (cf. *tentat*), c’est-à-dire épreuves, expérimentations⁴⁰. L’invitation de Socrate à “descendre en soy” (*in sese descendere*) n’implique pas pour Montaigne rupture du “commerce” avec autrui, renoncement à toute publication, elle

³⁴ *Reproduction en quadrichromie, op. cit.*, feuillets 133 v°, 134 r°.

³⁵ Texte de l’édition de 1580 (mais orthographe modernisée par rapport à mon édition génétique des sept états du texte de *Montaigne, Essais, I, 56, Des prières*, Genève, Droz, 2003, p. 151, et cf. p. 159, 168, 183, 197).

³⁶ *Essais*, II, 18, 665.

³⁷ *Essais*, III, 1, 794 (...“comme fait le vin et l’amour”, ajoute joliment Montaigne).

³⁸ *Essais*, II, 17, 658.

³⁹ Cf. *Essais*, III, 13, 1080: “J’ai assez vécu pour mettre en compte l’usage qui m’a conduit si loin. Pour qui en voudra goûter, j’en ai fait l’essai, son échanson.”

⁴⁰ Textes recueillis par Olivier Millet, *La première réception des Essais de Montaigne (1580-1640)*, p. 51, 135.

en oriente seulement le contenu et la forme.

Ecrire ce qui est *intus et in cute*, “à l’intérieur et sous la peau”, ce sera comme on sait, l’intention déclarée de Rousseau pour ses *Confessions*, dont ces mots de Perse constituent l’épigraphe. Inciser la peau, considérer les entrailles, décrire ce qu’on observe: nous voici chez Vésale⁴¹, ou chez Silvius dont Montaigne suivit les cours d’anatomie en sa jeunesse⁴², ou encore chez Félix Platter qu’il visita à Bâle⁴³. Lui-même dira, après 1588, que ses *Essais* sont — sont devenus? — “un *skeletos* où d’une vue les veines, les muscles, les tendons paraissent chaque pièce en son siège”⁴⁴. C’est aux mêmes dates qu’il insère, dans son chapitre “De la vanité”⁴⁵, cette déclaration de Perse à Cornutus, où le pluriel vaut singulier: *Excutienda damus præcordia*, “Je [te] donne mes entrailles à scruter” (18). Cette exposition, voire cette exhibition de l’intime qui suscite le vocabulaire médical⁴⁶, Montaigne la fait sienne, tout en reconnaissant le paradoxe de sa position⁴⁷: “Plaisante fantaisie: plusieurs choses que je ne voudrais dire à personne, je les dis au peuple [*i.e.* en public], et sur mes plus secrètes sciences ou pensées [cf. *recessus mentis*, chez Perse] renvoie à une boutique de libraire mes amis plus féaux [*i.e.* les plus intimes”. L’ajout s’est greffé précisément sur un aveu de 1588: à côté du “profit que je tire d’écrire de moi, j’en espère cet autre que, s’il advient que mes humeurs plaisent et accordent à quelque honnête homme avant que je meure, il recherchera de nous joindre”. Première personne du pluriel (“nous”): c’était anticiper sur le *damus* de Perse... Mais poursuivons: “je lui donne beaucoup de pays gagné, car tout ce qu’une longue connaissance et familiarité lui pourrait avoir acquis en plusieurs années, il le voit en trois jours en ce registre, et plus sûrement et plus exactement”. Telle est la justification de l’étrange entreprise, finalement toute tournée vers autrui, ou plutôt vers ce lecteur rêvé qui, par l’entremise des *Essais* et encore du vivant de l’auteur qui s’y expose, pourrait rééditer ce “miracle” de la rencontre d’Etienne, à laquelle le *Discours de la servitude volontaire* avait servi de “première accointance”⁴⁸.

L’exhibition a toutefois des limites, que la “bienséance”⁴⁹ interdit à Montaigne de franchir, à tout

⁴¹ On pense en particulier au frontispice bien connu de la *Fabrica*, qui montre le savant anatomiste en plein cours, joignant le geste (du doigt) à la parole devant une assistance nombreuse: tous les regards convergent sur le corps exposé et ouvert. Sur cette possible réminiscence pour l’ensemble du passage considéré (où “*skeletos*” désigne un corps non réduit à notre “squelette”), voir A. Legros, “Cannibale, imago, *skeletos*: trois bonnes gravures pour des *Essais*” (colloque *Montaigne et le dialogue des arts*, Harvard, février 2003, à paraître).

⁴² *Essais*, II, 2, 342.

⁴³ *Journal de voyage de Michel de Montaigne*, éd. F. Rigolot, Paris, PUF, p. 15 (mais ici, orthographe modernisée): “Nous vîmes aussi et chez lui et en l’école publique des anatomies entières d’hommes morts qui se tiennent.”

⁴⁴ *Essais*, II, 6, 379.

⁴⁵ *Essais*, III, 9, 981.

⁴⁶ *Excutienda* est un dérivé de *cutis*, la peau; *præcordia*, ce sont les organes placés devant le cœur (*cor*), donc la “poitrine”. En français, le mot “entrailles” désigne le contenu de l’abdomen, mais aussi, dans une acception littéraire qui inspire la présente traduction, “la partie profonde de l’être sensible”, “le siège des émotions” (Robert). Les *præcordia* sont, pour Ascensius les *secretæ arcana cordis nostri*, pour Antonius Nebrissensis, les *sensus interiores* ou encore les *intestina vitalia*, avec cette précision supplémentaire, proprement médicale: *sed proprie diaphragma, hoc est septum transversum* (cf. la traduction de Celse pour “diaphragme”: la “barrière transverse”). Quant à *excutienda*, les équivalents en sont, pour Ascensius *rimanda* (il faut ouvrir, puis fouiller), pour Britannicus *explicanda* (déplier) et *examinanda* (sonder), pour Plautius *euoluenda* (dégager de l’enveloppe, dénuder par “métaphore vestimentaire”, *a veste translatio*) et *introspectiunda medullitus* (regarder dedans jusqu’à la moelle, scruter jusqu’au tréfonds). Voir *supra*, note 13, ce qui pourrait être une paraphrase de cette expression anatomique par Montaigne soulignant la difficulté de son projet d’écriture.

⁴⁷ *Essais*, III, 9, 981 (de même pour les citations suivantes).

⁴⁸ Cf. *Essais*, I, 28, 184: d’Etienne de La Boétie, Montaigne a d’abord été le lecteur, comme Marie de Gournay le sera plus tard de lui-même.

⁴⁹ Cf. *Essais*, III, 9, 983: “autant que la bienséance me le permet, je fais ici sentir mes inclinations et affections; mais plus librement et plus volontiers le fais-je de bouche à quiconque désire en être informé. Tant y a qu’en ces mémoires, si on y regarde, on trouvera que j’ai tout dit, ou tout désigné. Ce que je ne puis exprimer, je le montre au doigt” (on

le moins lorsque ses confidences mettraient en jeu d'autres personnes. Une dernière citation le montrera, même si le vers de Lucrèce, placé par notre auteur à la suite d'un vers de Perse privé de la suite attendue, ne nous éloigne pas trop de la trivialité recherchée en ce lieu. Jugeons-en. Les deux vers cités se trouvent dans le chapitre "De la diversion" et Montaigne, à mots couverts, déclare d'abord⁵⁰: "Si votre affection en l'amour est trop puissante, dissipez-la, disent-ils [*i.e.* dit-on. Cf. *dicunt*]; et disent vrai, car je l'ai souvent essayé avec utilité: rompez-la à divers désirs, desquels il y en ait un régent et un maître, si vous voulez; mais, de peur qu'il ne vous gourmande et tyrannise, affaiblissez-le, séjournez-le, en le divisant et divertissant". Surgissent ici, dans cette même coulée de 1588, les deux vers (Perse, puis Lucrèce) qui permettent — mais en latin — d'appeler un chat un chat:

*Cum morosa vago singultiet inguine vena,
Conjicito humorem collectum in corpora quæque.*

Soit: "Quand, à ton aine vagabonde, ton membre exigeant tressaillira/ Jette le liquide amassé dans le premier corps venu". Montaigne aussitôt renchérit: "Et pourvoyez-y de bonne heure, de peur que vous n'en soyez en peine, s'il vous a une fois saisi".

Perse était beaucoup plus cru encore (le divin marquis aidera ici le traducteur...), et la restitution de la phrase intégrale telle qu'elle se présente, sur deux vers, dans la sixième satire, permet de voir comment et peut-être pourquoi Montaigne a omis le second vers et ainsi gauchi le sens du premier:

*Cum morosa vago singultiet inguine vena,
Patriciæ immeiat vulvæ.*

Le poète dit qu'il n'a cure d'accroître son capital à seule fin qu'un jour (*ut...*), "quand, à son aine vagabonde, son membre exigeant tressaillira", son futur héritier "puisse décharger en vulve patricienne", autrement dit pour que, l'âge venu, fort de son héritage, il puisse trouver femme ou maîtresse dans la bonne société⁵¹. Or que lit-on quelques lignes plus bas, après une nouvelle citation de Lucrèce usant, lui aussi, de l'adjectif *vagus* (homme inconstant et Vénus vagabonde)? "Je fus autrefois touché d'un puissant déplaisir. Ayant besoin d'une véhémence diversion pour m'en distraire, je me fis, par art, amoureux, et par étude, à quoi l'âge m'aidait" (allusion clairement physiologique). Puis, plus près des circonstances biographiques et de l'enjeu personnel: "L'amour me soulagea et retira du mal qui m'était causé par l'amitié". De quels

pense à Vésale: *supra*, note 41). La bouche et le doigt, ailleurs les mains et les pieds ("de la plume comme des pieds"): entrée d'un corps en écriture.

⁵⁰ *Essais*, III, 4, 835.

⁵¹ Aucune difficulté pour reconnaître, avec Ascensius, que *vena* est bien *virga virilis aut mentula venosa* ("verge virile ou mentule veineuse", en érection), que *vago*, c'est *vagente* ("vagabond"), que *singultiet*, c'est *libidine quatietur* (elle connaît les "secousses du désir"). Plus médical, Aurelius Nebrissensis précise même qu'*inguine vago* désigne des accouplements à la sauvette et indifférenciés (*quod passim et indifferenter in concubitus vagos fertur*), que *singultiet* décrit ce "gonflement des parties génitales qui précède l'émission de semence" (*seminis effusionem spiritus præcedit, quo genitalia turgescunt*), ou encore que *immeiat* n'est pas sans rapport avec la miction (*semen quasi urina effundat*). Cf. *Essais*, III, 5, 877: l'amour et Vénus ne sont "après tout" autre chose que "le plaisir à décharger ses vases", au sens anatomique du terme). Ce qui fait problème est plutôt *vulvæ patriciæ*, pour Ascensius "vase nuptial d'une jeune-fille noble d'origine patricienne" (*vasi geniali puellæ nobilis de genere primorum senatorum*), pour Plautius manière de dire que l'héritier "fera la chose avec une dame de qualité" (*rem cum nobili matrona habeat*). *Puella* ou *matrona*? Etablissement par mariage ou libertinage mondain? Stratégie de réussite sociale ou débauche dispendieuse? Mais Ascensius lui-même n'écarter pas la possibilité que l'héritier puisse "user de la jeune-fille comme d'une maîtresse ou d'une concubine" (*abutens ea ut pellice aut concubina*).

amours parle-t-il? Epousée en septembre 1565, soit deux ans après la mort d'Etienne de La Boétie (août 1563), Françoise de la Chassigne a-t-elle lu cette page, qui la concernait peut-être au premier chef? Si elle l'a lue, gageons qu'elle aurait été peu ravie de découvrir dans le deuxième vers de Perse le genre de service attendu d'une épouse bien née ou d'une dame "de qualité" (pour parler comme M. Jourdain)! Cela, couper une phrase en deux pour "quelque obligation particulière", c'est proprement "ne dire qu'à demi"⁵².

* * *

Ce dernier exemple serait à mettre au compte de la censure des *vitiosi*, qui figure parmi les caractéristiques possibles de la satire ancienne selon Bartolome Pozuelo⁵³, avec, entre autres critères, l'adresse personnelle au lecteur, les confidences autobiographiques, l'usage d'un ton familier, des traits de morale quotidienne, de courts passages narratifs, des références au cercle social de l'auteur, la présentation de ce dernier comme modèle, une tendance au discours normatif quant aux comportements, l'invective et l'humour en prime. Poésie mise à part, on trouve tout cela dans les *Essais*, vraie *satura* au sens latin, c'est-à-dire macédoine, "farcissure", "rhapsodie". Poésie exceptée, vraiment? Mais Montaigne inclut les vers des autres à son propos bilingue. Ces vers latins qui font pour la grande majorité d'entre nous obstacle à la lecture continue, pour les contemporains lettrés de Montaigne, pris dans le flux du discours ils étaient rythmes, corps, lumières. Ce qui, laborieusement, vient ici d'être attribué à Perse, rien dans les éditions du vivant de Montaigne ne permet de le distinguer des emprunts faits à Juvénal, à Horace ou à d'autres, tous fragments d'une sorte de poème continu et anonyme, parallèle au texte français, ce "solage" où ils sont "transplantés", intimement mêlés aux productions du cru⁵⁴.

Considérer les sources de chaque emprunt et les référencer a toutefois un intérêt génétique. Plusieurs fois, il est apparu que Montaigne groupait ses citations de Perse à même époque (1588), mais aussi en des pages successives de chapitres dont les thèmes avoisinent ceux des *Satires*: prétentions littéraires, éducation des enfants, bonne et mauvaise dévotion. On dirait qu'au moment où il écrit ou dicte ces pages, il a près de lui le livre de Perse, y cherchant, à cette date, non un sujet ou "argument", mais un ornement, ou plutôt une confirmation, voire un motif de relance rédactionnelle. Un relevé des citations les plus voisines fait apparaître, pour les vingt-deux emprunts retenus et dans la grande majorité des cas, un entrelacs associant surtout Perse, Horace (*Epîtres*, *Satires*) et Juvénal, agrémenté de quelques vers de Lucrèce, Propertius, Tibulle, Térence, Martial (sans oublier Anacréon et Marot). Quelles que soient leurs limites, les éditions abécédaires trouvent ici leur utilité, car elles permettent de situer vite les emprunts dans le temps: Horace en 1580⁵⁵, Perse et Juvénal (là où il avoisine Perse) en 1588. Cette dernière observation

⁵² *Essais*, III, 4, 996: "Joint qu'à l'aventure ai-je quelque obligation particulière à ne dire qu'à demi, à dire confusément, à dire discordamment". Un aveu sur lequel la critique montaigniste aime à extrapoler, mais qui n'allègue peut-être que des raisons "particulières", donc privées (au pluriel, ici et là, "à l'aventure"). Grande est toutefois la tentation de faire dire à ces mots tout ce que l'on croit savoir d'un "secret" de Montaigne.

⁵³ B. Pozuelo, "Méthodologie pour l'analyse des satires formelles néo-latines", *La satire humaniste*, éd. R. De Smet, Bruxelles, Peeters Press, 1994, p. 19-48.

⁵⁴ *Essais*, II, 10, 408.

⁵⁵ Villey signale la substitution, en 1588, de deux vers de Perse à deux vers des *Epîtres* d'Horace (I, 39, 246, note 7). Entre les deux citations, un mot commun: *dulcia* (invitation à jouir de ces *dulcia* qui passent). La citation d'Horace sur laquelle s'achève I, 56 présente cependant une possible substitution inverse: la deuxième satire de Perse, déjà fort sollicitée pour ce chapitre "Des prières", s'achevait sur l'évocation de l'offrande pieuse et modeste du *far*, gâteau d'épeautre suffisant pour celui qui prie avec la conscience nette: *farre litabo*. Même idée chez Horace, et même image: *Farre pio* (ce seront, à partir de 1588, les derniers mots du chapitre de Montaigne). Destinée, selon Ascensius, aux gens

tendrait à accréditer ce que pensait Villey: le livre utilisé à cette date par Montaigne groupait peut-être les œuvres des deux auteurs, souvent appariés⁵⁶. Chez eux deux, il aura sans doute fait une ample moisson de “verges poétiques”⁵⁷, mais de Perse il aura surtout entendu ce conseil: *habita tecum*⁵⁸, “habite avec toi”, préserve-toi en toutes circonstances une “arrière-boutique”⁵⁹; que ce soit dans ta “librairie”, en ville ou chez les rois⁶⁰, sois pour toi-même un bon et fidèle compagnon⁶¹: “ Ni acquis ni fermé au stoïcisme militant du poète romain (avec Sénèque, l’un des moralistes préférés des Pères latins⁶²), il aura peut-être trouvé chez lui et les autres satiriques latins (il eût aimé lire Varron) de quoi conforter sa “manière”. Ses *Essais* n’ont-ils pas quelque chose de la *satira*: pot-pourri de thèmes, variété de registres, façon libre de philosophe en passant, et au contact de la vie même?

* * *

ANNEXE 1

Perse cité par Montaigne

Chaque citation est numérotée de 1 à 22 selon l’ordre des *Satires*. Afin de permettre la comparaison des leçons et contextes, l’indication de vers est conforme à l’édition établie par A. Cartault pour Les Belles Lettres (Paris, 1929). Vient ensuite l’indication du chapitre d’accueil dans les *Essais* (suivi de l’année d’édition, par exemple 88 pour 1588) et de la page ou du feuillet, puis les références de deux éditions modernes des *Essais* (VS: Villey-Saulnier⁶³; LP: Livre de Poche⁶⁴), avec résumé succinct du contexte (si possible par une citation de Montaigne) et signalement éventuel des mots rayés sur EB. Le texte latin retenu est, chaque fois, celui de l’édition des *Essais* mentionnée. La traduction est mienne. En note de bas de page figurent les leçons toujours ou le plus souvent rencontrées dans les éditions du XVI^e siècle consultées (liste *supra*, note 7).

Satire I

1) v. 5-7 > E., II, 16, “De la gloire” (éd. 88: f° 267 v°; cf. VS 626, LP 459. Ne pas juger sur les “apparences externes”):

*non quicquid*⁶⁵ *turbida Roma*
*Eleuet accedas, examenque*⁶⁶ *improbum in illa*
Castiges trutina, nec te quæsiueris extra.

... quoi que dénigre Rome la trouble, garde-toi d’abonder dans son sens et de corriger l’injuste pesée de sa balance truquée, et ne te cherche pas hors de toi.

2) v. 22 > E., I, 39-38, “De la solitude” (éd.88: f° 103 r°; cf. VS 247, LP 426. Reproche adressé au faux solitaire épris de gloire):

Tun’ vetule auriculis alienis colligis escas?

avides dont les prières sont “stupides” ou “scélérates”, mais aussi aux prêtres qui acceptent de telles prières, la deuxième satire de Perse est “toute sainte et pure” (*Tota satyra sancta est ac munda*). Quant à Murnellius, il juge ainsi la fin de cette satire: “Voilà le culte véritable, dans lequel l’esprit du célébrant s’offre lui-même au dieu comme victime sans tache” (*Hic verus cultus est, in quo mens colentis seipsam deo immaculatam victimam sistit*). Pour une lecture chrétienne du stoïcien Perse, voir *infra* et note 62.

⁵⁶ Cet article sur Perse appelle ainsi, comme son complément attendu, celui que le présent numéro des *Montaigne Studies* consacre à Juvénal (B. Boudou).

⁵⁷ Le mot s’applique à Marot dans *Essais*, II, 18, 665: “Zon dessus l’œil, zon sur le groin...”

⁵⁸ Dernier vers de la quatrième satire de Perse.

⁵⁹ *Essais*, I, 39, 241, et *Dictionnaire* de Montaigne, *op. cit.*, “Arrière-boutique” (L. Sozzi).

⁶⁰ Cf. *Essais*, I, 39, 240: “c’est la vraie solitude, et qui se peut jouir au milieu des villes et des cours des rois.”

⁶¹ Cf. *Essais*, I, 39, 241: “Nous avons une âme contournable en soi-même; elle se peut faire compagnie.”

⁶² Tertullien, Lactance, saint Augustin, saint Jérôme. Plus tard, Sidoine Apollinaire et Boèce garderont quelque chose de cette admiration. On sait toutefois que Perse était jugé par certains (saint Ambroise?) comme inutilement obscur, ainsi que le rappellera Bayle. C’était aussi l’avis de J. C. Scaliger. De quoi susciter bien des gloses (outre celles déjà mentionnées *supra*, note 7, Cornutus édité par Vinet, Casaubon, etc).

⁶³ Références *supra*, note 3. Pour une édition abécédaire plus récente (avec orthographe modernisée), on pourra aussi consulter celle qu’André Tournon a effectuée pour l’Imprimerie nationale (1998).

⁶⁴ Due à Jean Céard *et al.*, cette édition du Livre de Poche (2002), également en orthographe modernisée, délaisse les indications de “couches” ou “strates” et prend pour base le texte publié en 1595 par Marie de Gournay.

⁶⁵ *si quid*. Simple hypothèse, sans intention généralisante.

⁶⁶ *examenue* (ou...). Cette leçon exprime mieux l’alternative. L’*examen*, c’est aussi l’“essai”.

Alors, mon vieux, tu cueilles de quoi repaître les oreilles d'autrui?

3) v. 26-27 > *E.*, I, 39-38, "De la solitude" (éd.88: f° 102 r°; cf. VS 244, LP 422. Contre Cicéron ou Pline, faux solitaire):

usque adeo ne
Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter?

... vas-tu jusqu'à tenir pour rien ton savoir si autrui ne sait pas que tu sais?

4) v. 37-40 > *E.*, II, 16, "De la gloire" (éd.88: f° 268 r°; cf. VS 627, LP 461, sur la renommée posthume: "Et puis, quand j'aurais une marque particulière pour moi, que peut-elle marquer quand je n'y suis plus? Peut elle désigner et favoriser [*i.e.* favoriser] l'inanité?"):

nunc leuior cyppus⁶⁷ non imprimit ossa?
Laudat posteritas⁶⁸, nunc non è manibus illis
Nunc non è tumulo fortunatæque fauilla
Nascuntur⁶⁹ violæ?

... le poids de la colonne sur mes os en est-il plus léger? La postérité me loue, mais de ces mânes illustres, de cette tombe, de cette cendre bienheureuse naît-il des violettes?

5) v. 47-49 > *E.*, II, 16, "De la gloire" (éd.88: f° 267 r°; cf. VS 625, LP 457. Etre "riche par moi, non par emprunt"), :

Laudari haud⁷⁰ metuam, neque enim mihi cornea fibra est,
Sed recti finemque extremumque esse recusio
Euge tuum & belle.

Je ne craindrais pas qu'on me loue (et en effet ma fibre n'est pas de corne), mais je ne veux pas que mes bonnes actions aient pour but ultime ton "Bravo!" et ton "Magnifique!"

6) v. 58-60 > *E.*, I, 49, "Des coutumes anciennes" (éd.88: f° 125 v°; cf. VS 300, LP 538. Les plaisanteries de nos laquais étaient déjà en usage dans la Rome antique):

O Iane à tergo quem nulla ciconia pinsit,
Nec manus auriculas imitata est mobilis albas,
Nec linguae quantum sicut canis Apula⁷¹ tantum.

O Janus! dans ton dos nul ne fait la cigogne, aucune main agile n'imites les blanches oreilles [de l'âne], personne ne tire une langue aussi longue que celle d'une chienne d'Apulie assoiffée.

7) v. 61-62 > *E.*, I, 25-24, "Du pédantisme" (éd.88: f° 51 v°; cf. VS 139, LP 250. Contre les pédants pleins de fatuité⁷²):

Vos ô patritius sanguis quos viuere par⁷³ est
Occipiti caeco, posticæ occurrite sannæ.

Vous, nobles patriciens qui pouvez vivre la nuque aveugle, affrontez donc la moquerie de derrière!

Satire II

8) v. 4 > *E.*, I, 56, "Des prières" (éd.88: f° 133 v°; cf. VS 324, LP 575. Contre les prières indignes):

Quæ nisi seductis nequeas committere diuis.

... que tu ne pourrais confier aux dieux qu'en les entraînant à l'écart.

9) v. 6-7 > *E.*, I, 56, "Des prières" (éd.80: p. 488; correction éd. 88 pour la ponctuation: f° 134 r°; cf. VS 324, LP 576. Contre les "requêtes secrètes" faites à Dieu):

Haud cuius promptum est murmurque humilesque susurros
Tollere de templis, & aperto viuere voto.

Enlever des temples murmures et chuchotements pour vivre à cœur ouvert, ce n'est pas à la portée du premier venu.

10) v. 21-23 > *E.*, I, 56, "Des prières" (éd.88: f° 133 v°; cf. VS 324, LP 575. Encore contre les prières indignes):

Hoc ipsum⁷⁴ quo tu Iovis aurem impellere tentas,
Dic agedum, Staio, proh Iupiter⁷⁵, o bone clamet,

⁶⁷ *cippus*

⁶⁸ *Laudant conuiuæ*. On peut regretter la disparition de ce motif du banquet funèbre (et philosophique?).

⁶⁹ *Nascuntur*. Subjonctif à valeur conditionnelle.

⁷⁰ Négation absente de toutes les éditions consultées. Son insertion modifie sensiblement le sens de la phrase (petits plaisirs d'une vanité assumée).

⁷¹ *sicut canis Apula*. Ce féminin est souvent négligé par les traducteurs.

⁷² Les "pédants" sont ici comparés aux patriciens romains qui, se rendant au *forum* sous bonne escorte, n'avaient pas trop à craindre une agression dans le dos, mais pouvaient être moqués par ceux-là mêmes qui protégeaient leurs arrières. Cette morgue aristocratique de celui qui ne se retourne pas (non par est: cela ne serait pas convenable...), c'est aussi, pour Montaigne, le fait des "pédants", souvent trop sûrs de leur prestige auprès de leurs élèves.

⁷³ *fas* (ce qui est permis)

⁷⁴ *igitur* (donc)

Iupiter, at sese non clamet Iupiter ipse.

Cela même que tu tentes de faire entrer de force dans l'oreille de Jupiter, dis-le donc, pour voir, à Staius⁷⁶, qu'il se récrie: "ah! Jupiter, oh! bon Jupiter!". Et Jupiter lui-même ne se récrierait pas?

11) v. 37-38 > *E.*, I, 42, "De l'inégalité qui est entre nous" (éd.88: f° 109 r°; cf. VS 262, LP 476. Vœu inutile pour celui dont l'"âme grossière" ne peut même pas savourer la volupté):

puellæ

Hunc rapiant, quicquid calcaverit hic, rosa fiat.

... que les jeunes filles se l'arrachent, qu'une rose naisse à chacun de ses pas!

12) v. 62-61 (inversion) > *E.*, II, 12, "Apologie de Raimond Sebond" (éd.88: f° 215 v°; cf. VS 517, LP 290: ne pas prêter aux dieux nos passions):

Quid juvat hoc, templis nostros inducere⁷⁷ mores?

O curvæ in terris animæ et cælestium inanes.

A quoi sert d'introduire nos mœurs dans les temples? O âmes courbées vers la terre et vides de célestes pensées!

Satire III

13) v. 23-24 > *E.*, I, 26-25, "De l'institution des enfants" (éd.88: f° 50 [=60] r°; cf. VS 163, LP 289. Il faut enseigner la philosophie dès l'enfance):

Vdum et molle lutum est⁷⁸, nunc nunc properandus, & acri

Fingendus sine fine rota.

Vite, vite! l'argile est humide et molle, c'est maintenant, maintenant qu'il faut la modeler, et faire sans fin tourner l'infatigable roue.

14) v. 69-72, 67 > *E.*, I, 26-25, "De l'institution des enfants" (éd.88: f° 59 r°; rature et substitution EB; cf. VS 158, LP 282. Que doit-on apprendre aux enfants?):

quid fas optare, quid asper

Vtile nummus habet: patriæ charisque propinquis

Quantum elargiri deceat, quem te Deus esse

Iussit, & humana qua parte locaverit locatus es in re,

Quid sumus, aut quidnam victuri gignimur

... ce qu'il est permis de souhaiter, à quoi sert l'argent neuf, quel dévouement réclament notre patrie et nos chers parents, ce que Dieu a voulu que tu sois, et quelle place t'a été assignée parmi les hommes, ce que nous sommes ou pour quelle vie nous sommes nés.

Satire IV

15) v. 23 > *E.*, II, 17, "De la présomption" (éd. 82: p. 665; cf. VS 658, LP 510. Citation insérée entre "Les autres vont toujours avant" et "moi je me roule en moi-même"),

nemo in sese tentat descendere

[Socrate à Alcibiade:] ... personne n'essaie de descendre en soi-même.

Satire V

16) v. 19-21 > *E.*, II, 18, "Du démentir" (éd.88: f° 285 r°; rature EB, sans doute pour double emploi en 1588; cf. VS 664, LP 520. "Je ne dresse pas ici une statue à planter au carrefour [...] C'est pour le coin d'une librairie"):

Non equidem hoc studeo bullatis⁷⁹ ut mihi nugis

Pagina turgescat, dare pondus idonea fumo

Secreti loquimur.

[A Cornutus, son maître stoïcien:] Non, vraiment, je ne cherche pas à enfler ma page de niaiseries ampoulées, à donner du poids à de la fumée, nous parlons en tête à tête.

17) v. 20 > *E.*, III, 11, "Des boîtes" (éd.88: f° 454 r°; rature et substitution EB; cf. VS 1027, LP 390. "Notre discours", qui "bâtit aussi bien sur le vide que sur le plein, et de l'inanité que de matière"):

dare ~~corpus~~ pondus idonea fumo

... capable de donner du ~~corps~~ poids à de la fumée.

18) v. 22 > *E.*, III, 9, "De la vanité" (éd.88: f° 169 r°: citation insérée entre "si ce n'est de faire connoître ce que je

⁷⁵ *Iuppiter*. De même, plus loin.

⁷⁶ Homme dépravé, Staius n'en est pas moins indigné. Raisonement *a fortiori*: quelle indignation sera donc alors celle du bon Jupiter! Ces vers sont souvent mal compris (*clamet* est dans les deux cas un subjonctif: 1/ réaction de *dic* 2/ sens conditionnel).

⁷⁷ *immittere*. Sens voisin.

⁷⁸ *es*. Coquille fréquente.

⁷⁹ *pullatis* (de bas étage). Dérivé de *bullā* (cf. l'adage érasmien *Homo bulla* et la "bulle" de citoyenneté romaine reçue par Montaigne), l'adjectif *bullatus*, qu'on trouve dans quelques éditions, offre un tout autre sens (vanité, fatuité, boursouflure...).

pense” et “& jusques à quel point”. Sur EB, Montaigne biffe de “ce que je pense” à “&”, en incluant la citation, qu’il transporte en EB: f° 432 v°, après “[je] renvoie a une boutique de librere mes amis plus feaus”; cf. éd. 95: p. 136, VS 981, LP 321):

Excutienda damus præcordia

[A Cornutus:] Je livre mes entrailles à l’examen.

19) v. 64-65 > E., I, 26-25, “De l’institution des enfants” (éd.88: f° 50 [=60] v°; correction EB pour la ponctuation; cf. VS 163, LP 290. “La philosophie a des discours pour la naissance des hommes comme pour leur décrépitude”):

petite hinc iuuenesque senesque

Finem animo certum, miserisque viatica canis.

... cherchez-y, jeunes gens, un but solide pour votre ardeur, et vous, vieillards, des provisions contre les misères du grand âge.

20) v. 151-152 > E., I, 39-38, “De la solitude” (éd.88: f° 102 v°; cf. VS 246, LP 425. “Il faut retenir à tout [*i.e.* avec] nos dents et nos griffes l’usage des plaisirs de la vie”):

carpamus dulcia, nostrum est

Quod viuis, cinis & manes & fabula fiet.

... cueillons les douceurs, la vie nous appartient; tu deviendras cendre, ombres, mots.

21) v. 158-160 > E., I, 39-38, “De la solitude” (éd.88: f° 99 v°; cf. VS 240, LP 414. “Nous emportons nos fers quand et [*i.e.* avec] nous”):

rupi iam vincula, dicas

Nam luctata canis nodum arripit, attamen⁸⁰ illi

Cum fugit, à collo trahitur pars longa catenæ:

... tu peux bien dire que tu as brisé tes fers, car la chienne a eu raison du nœud, mais dans sa fuite elle emporte à son cou une bonne longueur de corde.

Satire VI

22) v. 72 > E., III, 4, “De la diversion” (éd.88: f° 365 r°; cf. VS 835, LP 85. “Si votre affection en l’amour est trop puissante, dissipez-la”):

Cum morosa vago singultiet inguine vena,

Quand, au bas de ton ventre inconstant, tressaillera le membre fantasque⁸¹...

* * *

ANNEXE 2

Citations voisines

L’édition abécédaire trouvant ici son utilité, les références paginales entre parenthèses renvoient à l’édition Villey-Saulnier, ainsi que le code employé pour la désignation des strates ou “couches” ([A] pour 1580; [B] pour 1588; [C] pour 1588-1592) et la numérotation des chapitres. Perse a pour “voisins” non seulement les satiriques Horace (en [A]) et Juvénal (en [B]), mais aussi les alexandrins, parmi d’autres poètes latins au premier rang desquels figure Lucrèce (association bien montaignienne des pensées stoïcienne et épicurienne?). Peu ou pas de prosateurs, à l’exception (tardive) de Cicéron. L’enquête sur les sources gagnerait sans doute beaucoup à un relevé systématique de ces relations de voisinage entre auteurs cités, dont ce qui suit n’est qu’une ébauche, de surcroît centrée sur le seul Perse.

- I, 25 [B] Juvénal (138, 140), Perse (139)
[C] Cicéron (138 deux fois)
- I, 26 [A] Virgile (159), Anacréon (159), Horace, *Epîtres* (165, 167 deux fois)
[B] Perse (158, 163 deux fois), Properce (159), Juvénal (161)
- I, 39 [A] Horace, *Epîtres* (240, 243, 244 deux fois, 246)
[B] Perse (240, 244, 246⁸², 247), Lucrèce (240), Tibulle (241), Térence (242), Properce (246).
- I, 42 [A] Lucrèce (262), Horace, *Epîtres* (263 deux fois)
[B] Perse (262), Térence (262), Tibulle (263)
- I, 49 [A] Horace, *Satires* (300)
[B] Horace, *Odes* (300), Perse (300)
- I, 56 [A] Perse (324), Horace, *Epîtres* (325)
[B] Juvénal (319), Perse (324), Lucain (324), Horace, *Odes* (325⁸³)
- II, 12 [A] Virgile (517)
[B] Lucrèce (517), Perse (517)

⁸⁰ *ast tamen*

⁸¹ C’est encore le sens de “morose” jusqu’au XVIII^e siècle (affaire d’“humeur”, au sens médical). Cf. *Essais*, III, 5, 859: “[Selon Platon], les dieux nous ont fourni d’un membre inobédient et tyrannique”.

⁸² La citation de Perse (en [B]) se substitue ici à une citation antérieure des *Epîtres* d’Horace (en [A]).

⁸³ La citation d’Horace qui clôt le chapitre est très proche des vers sur lesquels s’achève la deuxième satire de Perse (voir *supra*, note 55).

- II, 16 [C] Cicéron (517)
 [A] Horace, *Epîtres* (626)
 [B] Perse (625, 626, 627), Juvénal (627)
- II, 17 [A] Lucrèce (657), Horace, *Satires* (660)
 [A'] Perse⁸⁴ (658),
 [B] Juvénal (656)
- II, 18 [A] Horace, *Satires* (663), Martial (665)
 [B] Perse (664), Catulle (665), Marot⁸⁵ (665)
- III, 4 [B] Perse (981), Lucrèce (981)
- III, 9 [B] Lucrèce (983)
 [C] Perse (981)
- III, 11 [B] Perse (1027)
 [C] Cicéron (1027), Tite-Live (1027)

* * *

⁸⁴ Cette citation n'apparaît que dans l'édition de 1582 (donc [A'] plutôt que [A]).

⁸⁵ Voir *supra*, note 57.